

C'est le Djânai !

Autor(en): **Antan, Pierre d'**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 7

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200890>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerbe, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7.20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Tout à la paix.

Demandez le *Conteur vaudois*, le seul journal qui ne parle pas de la guerre. — Les personnes qui prendront un abonnement d'un an, à commencer le 1^{er} avril prochain, recevront gratuitement, dès à présent, les numéros du 1^{er} trimestre 1904.



L'alchimiste amoureux.

Il est question en France de classer parmi les monuments historiques la petite maison de Mme de Warens, les Charmettes, où Jean-Jacques Rousseau séjourna de 1736 à 1740. Cette habitation est à un kilomètre de Chambéry et a gardé une partie de son ameublement du temps. Sa propriétaire était Vaudoise de par sa naissance et de par son mariage. Jeune fille, elle s'appelait Françoise-Louise de la Tour. En 1713, elle épousa Sébastien-Isaac de Loys, de Warens, ou plus exactement « de Vuaren », du nom d'une terre près d'Echallens. Elle n'avait alors que quatorze ans. Après treize années de mariage, elle abandonna M. de Warens qu'elle n'avait jamais aimé et auquel on l'avait unie contre son gré. Elle se rendit en Savoie et s'y fixa. Victor-Amédée II, roi de Sardaigne, facilita son établissement en lui octroyant une pension.

Mme de Warens a laissé des *Mémoires* qui n'ont pas la célébrité des *Confessions* de son illustre protégé, mais où les pages agréables, piquantes même, ne manquent pas, ainsi qu'on en peut juger par les suivantes :

L'an 1699, je naquis au Pays-de-Vaud. Les auteurs de mes jours y tenaient un rang des plus distingués par leur opulence et par l'ancienneté de leur famille. La mort prématurée de ma mère fut la source des malheurs qui m'ont accablée dans tout le cours de ma vie, parce qu'elle fut la cause de la singularité de mon éducation. Je n'étais pas sortie de l'enfance lorsque je la perdis: je puis donc dire que j'ai vécu sans l'avoir connue. Mon père avait passé une partie de sa vie au service; il était peu propre à diriger mon enfance; il se déchargea de ce soin sur une gouvernante. C'était une Bernoise du meilleur caractère possible et réellement faite pour être ce qu'on appelle une bonne...

Mon père, depuis la mort de son épouse, avait pris pour l'étude de la chimie un goût presque poussé jusqu'à l'extravagance; il voulait que tous ses gens se connussent en minéralogie; le château n'était meublé que de fourneaux et d'alambics; aux tapisseries avaient été substitués de vieux cadres enfumés, les portraits des plus anciens alchimistes, les images des souffleurs les plus entêtés. Tous les jours amenaient une nouvelle opération à faire, et ce brillant laboratoire était dirigé par un de ces chercheurs de fortune qui courent le monde en faisant les gens à secrets. Celui qui avait eu l'art d'enchanter mon père était (autant que je peux me le rappeler) le plus stupide et le plus ennuyeux de tous les hommes.

Ce qui me le rendait encore plus détestable, c'est que, malgré son attachement pour les sciences occultes, il était, à ce qu'il me disait, très amoureux de moi.

Une déclaration d'amour, dit-on, flatte tou-

jours une jeune personne. Je n'en crus rien et je trouvai celle de ce mendiant souffleur très choquante. Il commandait dans la maison plus que mon père; il lui avait suggéré qu'il était de la plus grande importance que sa fille s'adonnât sérieusement à l'étude de la chimie. La loi devint générale; ma gouvernante même ne put s'y soustraire; il fallut obéir. Nous voilà toutes deux le nez dans de vieux livres, que notre original professeur nous expliquait et nous faisait réciter deux fois par jour.

Après quelques mois de travail inutile, car je n'y comprenais rien, je montrais de l'humour au moment de la leçon. D'accord avec ma gouvernante, je dis à notre précepteur que nous ne voulions plus de chimie, et nous lui jetâmes l'une et l'autre le livre au nez. Cet Abailard enfumé avait cru faire de moi une Héloïse. Il ne dit rien à mon père de la petite scène dont j'avais égayé la leçon, mais il profita de cette occasion pour me déclarer sa tendresse d'une manière plus authentique. Il remit, le soir, à la gouvernante, le billet suivant, autant pour m'encourager à l'étude de la chimie que pour m'exhorter à trouver la science et le maître aimables.

Louise, hé quoi, vous voudriez quitter
Un art que, sans vous en douter,
Vous savez tous les jours si bien mettre en pratique,
Quand vos yeux dans les miens lancent le phlogis-
[tique,

N'est-ce pas à l'instant une opération?
Quand par une douce émotion
Vous faites passer dans mon âme
L'alcali volatil d'une amoureuse flamme,

Quand le principe actif de vos charmes naissants,
Lorsque l'huile ou l'éther de vos traits ravissants,
Quand ce mixte en un mot dans mon cœur se distille,

Vous savez bien alors, en praticienne habile,
Retirer de ce tout ce sel délicieux
Qui sous le nom d'amour se connaît en tous lieux.

La lecture de ce galant poulet qui n'annonçait guère plus le poète que l'adepte, nous amusa singulièrement. Ma gouvernante, qui voulait se venger de l'ennuyeux pédant, était décidée à le montrer à mon père, dans le dessein de le faire chasser. Ce ne fut pas mon sentiment: outre que peut-être nous n'aurions pas réussi, il n'était pas dans mon caractère de faire de la peine à qui que ce fût. Je voulais en rire et rien de plus. Nous résolûmes d'y répondre. Mais dans quel genre? En vers, dit ma gouvernante, la poésie est le langage des grâces. Je lui abandonnai le soin de la dépêche, et voici ce qu'elle lui remit le lendemain :

Votre chimie peut s'entendre,
Volontiers nous voulons l'apprendre;
Mais qu'on nous permette avant tout
De nous choisir un maître à notre goût.
Allez donner ailleurs votre leçon chimique,
Et nous ne voulons pas de votre phlogistique.

Babet (c'est le nom de ma bonne) s'applaudissait beaucoup d'avoir trouvé un pareil impromptu pour répondre à mon Adonis; elle riait surtout du mot *phlogistique*, auquel elle attachait sans doute plus de finesse que moi.

Cette réponse eut le succès qu'elle s'en était promis: elle fit un tel effet sur l'esprit de notre amoureux qu'il ne m'a plus inquiétée depuis par ses soupirs. Il fit plus; il nous délivra de ses ennuyeuses leçons, en assurant à mon père que j'étais inapte pour les hautes sciences, qu'il valait mieux m'abandonner au sort des autres personnes de mon sexe, c'est-à-dire borner ma stupide existence autour d'une filochette et d'un rouet. Ainsi donc, nous voilà, Babet et moi, dégagées de toutes les entraves chimiques. Plus de bouquins à feuilletter, plus de charbons à souffler; nous dîmes adieu aux réchauds et aux alambics.

Mme de WARENS.

Des économies. — Ernest Tintébin, marié depuis un mois à peine, s'aperçoit avec terreur que sa jeune femme dépense sans compter. Il lui fait comprendre que, de ce train-là, ses cent cinquante francs d'appointements mensuels suffiront à peine pour une semaine.

— Vois-tu, ma chérie, si nous ne faisons pas des économies, nous sommes perdus.

— Tu as bien raison, et pour commencer, je vais mettre le canari à la demi-ration.

Nez dangereux. — Un couple de touristes aux Ormonts. Madame aperçoit une génisse qu'elle prend pour un taureau.

— Cachons-nous, César!

— Mais, ma bonne, nous n'avons rien de rouge sur nous.

— Et ton nez, chéri!

C'est le Djânai!

C'était un pauvre corps que le Djânai! Pas méchant! pour sûr pas, une vraie bête à bon Dieu; pas niobet non plus! seulement un petit peu pesant. Les gens, par le village, avaient l'habitude de dire qu'il n'avait pas été fait à la couaite. Surtout, il ressemblait à Moïse; non pas qu'il eût jamais fait des miracles, ni qu'il eût épousé la fille d'un ministre, mais parce qu'il avait comme lui la bouche embarrassée et la langue pesante.

Tout de même, c'est pas pour crétiquer le bon Dieu, qui doit savoir ce qu'il fait, mais il ferait de temps en temps une femme comme le Djânai, avec la bouche embarrassée et la langue pesante, on ne pourrait que le remercier. Enfin, voilà, il pense peut-être que celle-là aurait trop de requise et que les hommes se battraient pour l'avoir, et qu'il vaut autant les faire toutes pareilles.

Je sais pas si vous avez eu vu une poule qui avale un borgne. A peine a-t-elle agaffé la queue, que les autres lui tracent dessus pour en avoir leur part, et la pauvre bête se met à courir dans tous les coins, avec le borgne qui pendoille de son bec. De temps en temps, elle s'arrête un petit moment pour en réduire un bout de plus, en faisant des vengeances terribles. Le Djânai, quand il voulait parler, faisait la même chose, sauf que, vers la poule, ça

peut pas entrer, tandis que, vers lui, ça pouvait pas sortir. Il se mettait à quequeler, à branler la tête et, en fin finale, il restait coté comme un âne contre une baragne. Quand il n'y avait personne là pour l'écouter, ça allait tout seul. Il en pouvait dévider des écheveaux, sans un nœud; mais s'il y avait quelqu'un, pas moyen de moyenner.

Vous pouvez vous figurer si ses gens, chez eux, profitaient de ce qu'il avait peine à se défendre, surtout que ses frères et sœurs étaient tous des alangués de la plus belle sorte. C'est pas eux qui restaient cotés; de ma vie, de mes jours, quels même-mors! Ils avaient des langues comme la queue aux chèvres, toujours en mouvement. Aussi, il fallait entendre ça à la maison:

« — Qui est-ce qui a versé la mitre aux cochons ?

» — C'est pas moi, c'est le Djânai !

» — Qui est-ce qui a rebouillé dans ma corbeille à ouvrage, que je retrouve pas mes ciseaux ?

» — C'est pas moi, c'est le Djânai !

» — Qui est-ce qui a laissé le clédar au jardin ouvert, que les poules ont dévoré mes haricots ?

» — C'est pas moi, c'est le Djânai ! »

A l'école, c'était la même chose. Quand il y avait une vitre cassée, quand une bouëbe venait, toute empaquetée, se plaindre qu'on l'avait poussée dans le patrigot, quand on avait lancé des boules de neige dans la lucarne du télégraphe, ou qu'on avait maraudé les groseilles de la cure, on disait toujours:

« C'est le Djânai ! »

Le pauvre Djânai essayait bien de se défendre, mais avant qu'il ait pu piper seulement un mot, le régent lui disait:

« Asseye-toi, on voit rien qu'à ta figure que c'est toi! Tu seras gardé après l'école, mauvais sujet! »

Si c'était à la maison, il recevait une bonne trivougnée, et sa mère lui disait:

« Tu me fais sécher de chagrin, crouïe bouëbe. Attends seulement quand tu iras à maître. »

Le Djânai se réjouissait assez d'aller à maître. Il comptait que là on serait moins injuste pour lui et qu'on le laisserait se défendre.

Ouah! pas plus! Ce fut tout ma mère m'a fait. Dans la maison où il s'engagea, les maîtres n'étaient encore pas trop vaudais, mais il y avait plusieurs domestiques, et d'abord qu'il fut arrivé, le pauvre Djânai fut malmené comme à la maison et à l'école. On sait du reste ce que c'est que ces maisons où il y a plusieurs domestiques; il n'y fait pas bon pour celui qui ne sait pas ou ne peut pas se défendre.

Au bout de quelques jours, le Djânai entendait le même refrain. Quand un ouvrage était mal fait et que le maître mionnait:

« Pardine! c'est le Djânai ! »

Si la courtine était mal arrangée, le cheval mal étrillé, la tèche de bois mal aguillée; si on ne pouvait pas finir de rentrer le foin avant la care, si les vaches prenaient le quartier et les petits cochons la crevaïson, on entendait répéter sur tous les tons:

« Pardine! c'est le Djânai ! »

Voilà qu'un beau matin, en venant déjeuner, les domestiques apprirent que la maîtresse avait bouëbé pendant la nuit. Ils s'en étaient bien méfiés, d'entendre très toute la nuit le tredon par la maison, courater par les corridors, ouvrir et fermer les portes, mais le maître, tout fier, vint lui-même le leur faire à savoir:

« Un puissant garçon, qu'il leur dit, bien fait... il faut voir ça ! »

A ce coup, et pour la première fois de sa

vie, le Djânai, qui avait le nez dans son pot de soupe, trouva sa langue à propos:

« Ah! il est bien fait, qu'il dit comme ça. Du bonheur! Sans ça, on n'aurait pas manqué de dire: Pardine! c'est le Djânai ! »

PIERRE D'ANTAN.

Que veux-tu, mon p'tit ?

On nous écrit:

Dans la revue « Vive nous », qui se joue actuellement au Kursaal, on voit une imitation de ce groupe de musiciens ambulants français, qui égaya nos rues et nos places durant tout l'été dernier.

Cette évocation m'a rappelé un fait dont je fus témoin.

Les dits musiciens étaient installés sur St-François, devant le Bazar Vaudois. Leur chef, juché sur un escabeau et toujours très loquace, faisait son boniment accoutumé, qui se terminait invariablement par ces mots: « Mesdames et messieurs, notre répertoire est inépuisable; dites-nous ce que vous désirez entendre, nous aurons le plaisir de vous satisfaire aussitôt. »

Comme personne ne répondait, le musicien avise un garçonnet à la mine éveillée qui le regardait avec admiration depuis un moment.

— Eh ben, toi, mon p'tit ami, que veux-tu que l'on te joue ?

L'enfant, nullement troublé par cette interpellation, fit naïvement:

— Jou... jouez-moi les Deux Gosses, m'sieu.

BY.

L'affliction légitime.

Qu'as-tu donc, mon pauvre Guillot ?

Lui disait un jour sa maîtresse

Arrivant de Paris; sans cesse

Tu soupîres et ne dis mot.

Réponds-moi donc. — Hélas, madame,

Je suis ruiné sans retour:

Depuis un mois, en même jour,

J'ai perdu ma vache et ma femme!

— Je te plains fort... mais tes amis

(Car je t'en connais par douzaine)

Compatisant à tes ennuis,

Sans doute soulagent ta peine ?

— Oui-dà! madame, leur pitié

Me montre, en effet, quelque attache:

Tous m'offrent une autre moitié,

Mais nul ne m'offre une autre vache.

P.-ANT. DE LA PLACE. (1784)

Que faut-il faire ?

Au 31 décembre dernier, le compte-courant du Monument Juste Olivier, ouvert à la Banque cantonale vaudoise, accusait un solde actif de fr. 779,50. Cette somme est le résultat de la souscription ouverte jadis par le Conteur vaudois et à laquelle sont venues s'ajouter quelques souscriptions recueillies par d'autres journaux, qui nous les ont transmises.

Nous remercions encore très vivement toutes les personnes et ceux de nos confrères qui ont bien voulu répondre à notre appel et assurer ainsi, éventuellement, la réalisation de l'œuvre patriotique que nous nous sommes proposée.

Il semble que le peuple vaudois, qui vient de célébrer solennellement le centenaire de son émancipation, n'ait déjà que trop tardé à honorer la mémoire d'un de ses enfants les plus illustres et les plus dévoués, du poète qui fut l'interprète le plus éloquent et le plus sincère de l'âme vaudoise et des nobles aspirations qu'éveillait en elle la possession d'une liberté longtemps attendue.

Nous croyons que nous avons maintenant obtenu tout ce qu'il est possible de recueillir par voie de souscription publique. Le moment nous paraît venu de recourir à d'autres moyens pour parfaire

la somme nécessaire à l'érection d'un monument digne de notre poète national. Nous ouvrons donc, entre tous nos lecteurs, un concours d'idées sur les moyens qui leur paraissent les meilleurs pour atteindre aussi promptement que possible le but que nous poursuivons.

Toutes les idées seront les bienvenues.

LA RÉDACTION.

Lo biau leingâdzo.

Vo z'âi prâo su oïu dere que lè z'autro iadzo on dèvesâve bin mé patois qu'ora. Et on fasâi pardieu bin, câ l'ire oquie de galé que ci patois, quand on lo débliottâve cein quequelhi; oh! que cha, onna ride crâna leinga, allâ pi! Faillâi vère: on sariau pouâve comprendre cein qu'on desâi rê que de no guegni breinnâ lè potte. Et po contâ 'na bambioula! Lâi avâi rê âo patois po fêre recafallâ, et âo dzo de voua, sant pas fotu mimo de no fêre sorire cein que farâi mau à n'on gè de tsin.

Lè dzouvenno d'ora l'ant onn'espèce de français que l'âi dîant lo biau leingâdzo et que dèvesant dau bet dau mor qu'on derâi adi que l'ant la coraille la mâiti dzalaie. Se on savâi omète cein que volliant berbottâ, mâ, vouai! craïo adi que ne lo savant pas leu mimo.

Mè, n'è jamé su se l'ire dau capiano âo dau zoulou. Dein ti lè casse, mon vesin que l'a rido voyadzi, craïo que l'a mimameint z'u passâ lo Gottâ, eh bin! quand l'a on verro dè pllie que ne lâi faut, ie dèvese on étalien que resseimblie à ci tallematsâdzo que fant voua lè valets pè lè grante tserrâre dâi vele.

Dein noutron teimps, quand on veyâi passâ onna balla damusalla, on sè peinsâve dinse: « Cllia fêmalla è pardieu bin galèza, mè farâi rê d'être son bonn ami! » Ora, sède-vo que dîant? Teni, dan, vaitcé: « Cette gonzeisse est chiquement bath, ce serait chouette d'être son type. » Lè lo biau leingâdzo!

Se ion de noutrè pareints sè disputâve, avoué lo valet âo cabartier et que lâi fièse, on desâi tot bounameint: « Mon onclio l'a z'u dâi rêsons avoué lo Djan dau cabaret et lâi a fotu on ècllietâie su lo mor », et on savâi cein que cein vollîâve à dere, d'aillèu, Djan, li, lo savâi prâo; na pas, ora, clliau mi-fous, sède-vo que dîant: « Le frangin de mon vîeux a pillé du sucre sur le caillou du fiston au mastroquet et lui a démoli le piton. » Hein! l'è galé; l'è quasu « clair comme du jus de chique », quemet appelant encora oquie de tellameint einvortollhi qu'on ne pâo pas s'ein depouai-so inâ.

Quand quaucon avâi mau fè sè z'affêre et que bèvessâi oquie sein lo pat tot tsau, on desâi: « Clli citoyen l'a fè décret, et l'è d'obedzi de sè soulâ à credit. » Na pas ora: « Cet ostiau a bouloté toute sa braise et, maintenant, il se rince le coco à l'œil. »

Quin papet, bon Dieu dau ciè, quin papet! Por mè, quand i'ouïo ci biau leingâdzo, ie regretto rido noutron vilho patois que n'avâi pas dâi mots asse fins, mâ qu'on pouâve comprendre sein sè cassâ la tita po savâi sè on a volliu dere oï âo bin nâ. Craïo assebin que clliao dzouvenno que dèvesant ci biau leingâdzo et que fant dâi état de n'ein mé savâi que l'au père z'et mère, sant quemet lo papâ de notéro, on bocon timbrâ.

MARC A LOUIS.

Le carillonneur de l'Assomption.

Un de nos compatriotes, fixé à l'Assomption du Paraguay, a conté jadis, dans le Courrier suisse de Buenos-Aires, l'amusante histoire que voici. C'est une histoire absolument véridique.

« Je me trouvais, dit-il, un dimanche matin au cimetière de Mangrullo, au-dessus de l'Assomption du Paraguay, en compagnie d'un ami originaire de